Rues, places, impasses, montées, ponts et quais du 1er arrondissement

Table des matières

Liste alphabétique des rues évoquées - p 1

Les rues de Lyon, plus de 2000 ans d'histoire - p 2
- Lugdunum
- À l'époque médiévale
- À la Renaissance
- Fin XVIIe siècle
- Au XVIIIe siècle
- Au XIXe siècle
- Aux XXe et XXIe siècles

Noms de rues ou places liés à une enseigne – p 5
- Rue de l'Arbre Sec
- Rue du Bât d'Argent
- Rue Bouteille
- Rue et place du Griffon
- Rue Mulet
- Rue Pareille
- Rue Romarin

Noms de rues, de quais ou de places liés à une ancienne activité - p 7
- Rue de la Bourse
- Rue et impasse de la Fromagerie
- Quai de la Pêcherie
- Rue de la Poudrière
- Rue Terraille
- Cul de sac de la Verrerie
- Impasse et rue de la Vieille
- Place de la Comédie

Noms de rues ou ponts liés à l'urbanisme – p 11
- Rue Couverte
- Rue Désirée
- Rue Donnée
- Rue du Jardin des Plantes
- Rue Lanterne
- Rue Longue
- Allée des Marronniers
- Rue Neuve
- Montée du Perron
- Rue de la Platière
- Rue du Plâtre
- Rue Puits Gaillot
- Pont La Feuillée

Noms de rues ou de places liés à la topographie du lieu - p 16
- Impasse Beauregard
- Montée et place de la Butte
- Montée de la Grande Côte
- Montée du Mont Sauvage
- Rue des Pierres Plantées
- Place Bellevue
- Place des Terreaux

Noms de rues et de places liés à des noms d'inventeurs - p 20
- Place Chardonnet
- Rue Rast-Maupas
- Rue Thimonnier
- Rue Vaucanson

Les noms de rues et de places liés à des faits historiques - p 21
- Montée de l'Amphithéâtre
- Rue des Fantasques
- Rue des Tables Claudienne
- Place Croix-Paquet
- Place de la Paix

Pour en savoir plus - p 22
- Bibliographie
- Liens utiles
- La Ficelle

Liste alphabétique des rues évoquées

Montée de l'Amphithéâtre	p 21	Rue des Fantasques	p 21	Montée du Perron	p 14
Rue de l'Arbre-Sec	p 05	Pont La Feuillée	p 15	Rue des Pierres-Plantées	p 17
Rue du Bât-d'Argent	p 06	Impasse de la Fromagerie	p 09	Rue de la Platière	p 14
Impasse Beauregard	p 16	Rue de la Fromagerie	p 09	Rue du Plâtre	p 15
Place Bellevue	p 17	Montée de la Grande-Côte	p 17	Rue Puits-Gaillot	p 15
Rue des Bouquetiers	p 08	Rue et place du Griffon	p 06	Rue de la Poudrière	p 09
Rue de la Bourse	p 08	Rue du Jardin des Plantes	p 12	Rue Ras Maupas	p 20
Rue Bouteille	p 06	Rue Lanterne	p 13	Rue Romarin	p 07
Montée de la Butte	p 16	Montée du Lt-Allouche	p 17	Rue des Tables-Claudiennes	p 22
Place de la Butte	p 16	Rue Longue	p 13	Rue Terraille	p 10
Place Chardonnet	p 20	Allée des Marronniers	p 13	Place des Terreaux	p 18
Place de la Comédie	p 11	Rue Mulet	p 07	Rue Thimonier	p 21
Rue Couverte	p 11	Rue Neuve	p 14	Rue Vaucanson	p 21
Place Croix-Paquet	p 22	Place de la Paix	p 22	Cul de sac de la Verrerie	p 10
Rue Désirée	p 11	Rue Pareille	p 07	Impasse de la Vieille	p 10
Rue Donnée	p 12	Quai de la Pêcherie	p 09	Rue de la Vieille	p 10

Les rues de Lyon, plus de 2 000 ans d'histoire

Le Larousse dit qu'une rue est « une voie publique aménagée, dans une agglomération, entre les maisons, les immeubles ou les propriétés closes ». La rue est donc l'élément incontournable de la voirie urbaine.
La rue sert de **passage**. Elle est bordée de maisons, d'immeubles et de propriétés, **lieux d'habitation.** Ces lieux renferment des **boutiques ou des structures de services** où les habitants trouvent ce dont ils ont besoin.
Les rues vont évoluer, au fil du temps, en fonction de la manière avec laquelle ces rôles sont accomplis.

Lugdunum capitale des Gaules, nous a laissé assez peu de restes de sa voirie. Le *decumanus* (est-ouest) et le *cardo* (nord-sud), axes principaux de la cité romaine, n'ont été repérés que rue Kléberg et place de Fourvière. Ils avaient une largeur de près de 9 m.

On rencontre quelques vestiges de voies romaines sur le site du grand théâtre et de l'odéon de Fourvière, dans le sous-sol de la maison de Pauline Jarricot (montée Saint-Barthélémy, 5e arr.), rue de Bourgogne (9e arr., restes de la voie Lugdunum-Boulogne sur Mer, découverts en 2007), rue des Chartreux (1er arr., restes de la voie du Léman, découverts en 2006). On peut y ajouter, avec plus ou moins de certitude, quelques rues vraisemblablement situées sur des tracés romains : rue Roger Radisson et montée du Gourguillon (5e arr.), montées de la Grande Côte et des Carmélites (1er arr.).

Voie romaine du site du Grand Théâtre et de l'Odéon

Montée de la Grande Côte

Les voies romaines ont été réalisées par Agrippa, gendre et compagnon d'armes d'Octave dit Auguste, entre 20 et 15 av. J.-C. (Narbonnaise, Aquitaine, Manche et Rhin). Elles ont une vocation administrative et stratégique.
Les rues de Lugdunum, pavées de larges dalles et moins larges que le *Decumanus* et le *Cardo*, comportaient de belles maisons. En façade, elles présentaient des portiques sous lesquels étaient installées des échoppes.
La ville est alimentée en eau par des fontaines et quatre aqueducs : celui des Monts d'Or réalisé vers -20, celui de l'Yzeron vers 10 av. J.-C., celui de la Brévenne vers le 1er siècle et celui du Gier vers +120 (leur longueur totale s'élève à environ 250 km).

Mais, en raison du manque d'entretien, le réseau d'eau est abandonné au début du IIIe siècle.

À l'époque médiévale, les rues sont complètement différentes et ne continuent pas les rues romaines : elles sont beaucoup plus étroites. Ce sont des ruelles (2 m de large) pour l'usage des piétons ou des charrières plus larges (4 m) pour les cavaliers et le transport par animaux de charge.
Nous rencontrons des modèles de ces rues dans les quartiers du Vieux Lyon et de Saint-Just-Saint-Irénée.
Le Vieux Lyon étant une bande de terrain très étroite, adossée à la colline de Fourvière et bordée par la Saône, on a créé **des traboules** (passages dans les allées des habitations, permettant de communiquer d'une rue à une autre). Ce système permettait de percer moins de rues et donc, de construire davantage.

L'étroite rue de la Fronde dans la Vieux Lyon

Une traboule du Vieux Lyon

Le sol des rues est soit en terre battue, soit empierré. Les pavés n'apparaîtront qu'à la fin du XVe siècle. Au milieu de ces rues, on dégageait une sorte de petit ruisseau, cavité longitudinale, qui permettait d'évacuer l'eau de pluie mais aussi les eaux usées. Donc ces rues moyenâgeuses étaient étroites, encombrées, boueuses, puantes, non sécurisées. Les ordures ménagères n'étaient pas ramassées et s'amoncelaient dans les rues, malgré les recommandations du Consulat. Les maisons bordant ces rues sont assez hautes dans le Vieux Lyon mais nettement moins à Saint-Just-Saint-Irénée.

Les maisons sont hautes dans le Vieux Lyon

Les maisons sont plus basses à Saint-Irénée

Au-delà de la Saône, le développement ne commence réellement qu'après la construction du pont de Saône ou de Pierre, puis pont du Change. Il fut édifié à partir de 1020 et consacré en 1078 par l'archevêque Humbert qui en avait lancé la construction. Il est remplacé par un pont plus moderne en 1846, qui sera démolit en 1972. La rue Mercière, témoin de cette époque, reste, partiellement sauvée de la « rénovation » décidée sous le mandat de Louis Pradel.
Évidemment, à l'époque médiévale, pas de plaques de rues, puisqu'elles n'ont pas de nom défini, pas de n° aux habitations non plus. On se réfère à des repères comme les monuments (églises, puits, cimetières) ou les enseignes accrochées et flottantes ou intégrées aux façades (blason, enseigne commerciale ou décoration sculptée).
Au rez-de-chaussée des habitations, les boutiques comportaient une arcade fermée par deux volets, s'ouvrant horizontalement par le milieu. Celui du haut était tenu en l'air par des crochets et abritait l'étalage constitué par celui du bas, abaissé sur le mur d'appui. Sur celui du bas, on plaçait les marchandises à vendre, d'où l'expression « trier sur le volet ». Mais tout ceci entravait la circulation et générait des conflits avec la police. Ces volets furent, plus tard, interdits.

À la Renaissance, la ville s'est bien développée, surtout au niveau de la Presqu'île. Un réseau de rues complexe et enchevêtré dessert les nombreuses maisons construites entre les fossés des Terreaux et la place Bellecour (exemple restant : la rue Bellecordière).
Les pentes de Fourvière et de la Croix Rousse ne sont pratiquement pas occupées. Seules quelques maisons sont construites le long du Gourguillon et de la montée de la Grande Côte. Les faubourgs de Vaise, de la Croix Rousse et de la Guillotière ne sont pas encore intégrés à la cité. Cet espace extérieur est parcouru par des chemins ruraux.
Les rues de la vieille ville n'avaient toujours pas de trottoirs : seules des dalles de pierre, appelées « cadettes », à Lyon, placées contre les façades, éloignaient les eaux usées et l'eau de pluie. Il était de bon ton, à l'époque, quand on se promenait avec une dame, de lui laisser « tenir le haut du pavé ».

Fin XVIIe siècle, apparaît l'éclairage public par lanternes munies de chandelles. À cette époque, le ramassage des ordures commence à s'organiser. Les « âniers », ainsi appelés car ils utilisent des charrettes tirées par des ânes, sont officiellement les premiers éboueurs. Les citoyens doivent alors regrouper leurs ordures. Un texte de 1672 dit que les habitants « doivent faire des amas des balieures (ordures) afin que les âniers qui passent ordinairement les puissent enlever ». Mais, le plus souvent, c'est dans les fleuves qu'on se débarrasse de ses équevilles (mot lyonnais désignant les déchets).

Au XVIIIe siècle, en 1755, apparaissent les premières plaques de rues, grâce à l'échevin Jean François Genève (Paris avait devancé Lyon dès 1728). C'étaient des plaques de fer blanc posées sur la première et la dernière maison de chaque rue. Si ces plaques s'usaient ou disparaissaient, les propriétaires étaient tenus de les remplacer par des plaques de pierre. Mais souvent, ils n'en faisaient rien et gravaient le nom de la rue directement sur la façade.

Nom d'impasse directement gravé sur la façade

C'est le Consulat qui décidait du nom des rues.
Dès 1746, le ramassage des ordures s'organise un peu plus avec l'installation, dans les rues, d'un nombre de tombereaux suffisant pour charrier les déchets. Un ingénieur voyer gère cette collecte.
À partir de 1767, les lanternes à chandelles sont remplacées par des réverbères à huile.
La même année, le premier trottoir apparaît, sur le nouveau quai de Retz, actuel quai Jean Moulin.
À Lyon, les maisons n'avaient toujours pas de numéros, alors qu'à Paris, il y en avait depuis 1726. On se débrouillait avec le nom de la rue, le nom du propriétaire, la profession de la personne, un repère comme un monument ou une enseigne. Mais c'était fort compliqué et en 1790, il fut obligatoire de numéroter les maisons mais cette numérotation fut anarchique (par îlot ou par quartier).
Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, grâce à Morand, se développe le quartier des Brotteaux où l'urbanisation est géométrique. Quasiment en même temps, les travaux de Perrache vont agrandir la presqu'île jusqu'à La Mulatière. Mais l'occupation des lieux se fera plus de 50 ans plus tard.

Au XIXe siècle, dès 1805, le système des numéros pairs à droite et impairs à gauche est adopté à Paris. Lyon ne se sentira concerné qu'à partir de 1809 et il faudra du temps pour adopter définitivement ce processus.
Les plaques modernes en tôle émaillée apparaissent et vont se multiplier.
Les trottoirs se généralisent.
Sous le mandat du Maire Jean François Terme (1840-1848), l'éclairage au gaz se substitue aux lanternes à huile. Les pavés plats remplacent les galets, présents dans de nombreuses rues (ces galets étaient solides mais très inconfortables).
À partir de ce siècle aussi, la sécularisation des biens du clergé permet à la ville de se développer, notamment sur la Croix Rousse (pentes et plateau). Les tisseurs s'installent sur ce secteur et on aménage des traboules dans les immeubles.
Ainsi ils « débaroulent » la colline plus rapidement car ils évitent les nombreuses rues en lacets des Pentes de la Croix Rousse. De ce fait, ils livrent leurs pièces de soie plus vite aux négociants situés au bas des Pentes. Les Brotteaux et Perrache poursuivent la conquête vers l'est et le sud.
Pendant le Second Empire, les travaux du préfet Vaïsse modifient profondément l'aspect de la Presqu'île : les rues Impériale et de l'Impératrice sont percées pour des raisons d'hygiène mais surtout d'ordre public, suite aux différentes révoltes des canuts. Il s'agissait de créer « des axes hygiéniques, urbanistiques et stratégiques dans une ville qui avait bien besoin d'air et de discipline ». Il est plus difficile de tenir des barricades sur de larges rues, face à l'armée qui peut charger plus facilement.

Le Palais de la Bourse fait partie des grands travaux de Vaïsse

Le chemin de fer fait également son apparition (gares de Perrache et de Vaise).
Dans les années 1840, la ville se voit dotée d'une ceinture de fortifications ou de forts dont certains, comme à la Croix Rousse, s'appuient sur des ouvrages anciens. Les fortifications de la Croix Rousse disparaissent en 1865, suite au rattachement de cette ville à Lyon, en 1852 : le boulevard de la Croix Rousse les remplace.
À partir de 1850, les bornes fontaines remplacent les fontaines et puits publics.
À la fin du XIXe siècle, on continue, hélas, à ouvrir de nouvelles rues, dans les quartiers anciens : Grolée, Saint-Paul (comme la rue François Vernay, 5e), sans hésiter à détruire des éléments précieux du Patrimoine.
On étend la ville également : Gerland, le Grand Trou, Montchat, Vaise prennent leur aspect actuel.

Aux XXe et XXIe siècles, on respecte les nouveaux alignements, on aménage des places plantées d'arbres, on conduit l'eau dans les maisons et à tous les étages. L'éclairage électrique remplace les becs de gaz. Le réseau du tout à l'égout est créé. Tout ceci demande beaucoup de temps sur certains secteurs. Les déchets deviennent vraiment une préoccupation. Édouard Herriot oblige chaque habitant à se doter d'un seau à immondices normalisé, par décret du 27-10-1910. Mais on lui reproche sa rigidité par rapport aux dimensions du seau. Selon l'hebdomadaire Avenir Socialiste, « nous ne comprenons pas l'utilité du seau-type, dont la taille est précisée jusqu'à la largeur des poignées ; c'est à notre avis pousser un peu loin la bienveillance administrative ou l'abus ». Une usine d'incinération est créée. En 1933, Lyon et Villeurbanne se dotent de quatre camions Berliet de 5 tonnes, de trois camions électriques et de six tombereaux à traction animale pour le ramassage des ordures.

Depuis 1969, année de sa création, la COURLY, puis la Métropole, gère la collecte et le traitement des déchets ménagers.

Dans les années 1920-1930, période hygiéniste, l'architecte Tony Garnier et le Maire Édouard Herriot collaborent et créent le quartier des États-Unis avec de grandes artères, larges et aérées. Ils construisent le célèbre hôpital Édouard Herriot, constitué de multiples pavillons, agrémentés de jardins arborés et bien aérés également. Ils font aussi le stade de Gerland, la Halle Tony Garnier et l'abattoir….
D'autres grands architectes vont aussi être sélectionnés pour édifier de grands groupes de logements sociaux (HBM) à Gerland, Perrache, Vaise, ou la Croix-Rousse (Victor Adrien Robert, Jean Sylvain Félix Marin et Auguste Émile Chollat, Adolphe Auguste Schaeffer, Victor Clermont...)

Le quartier des États-Unis

La deuxième guerre mondiale ne provoque pas de grands bouleversements, les bombardements affectant assez peu la ville (essentiellement la destruction des ponts en septembre 1944 : sauf la passerelle Saint-Vincent et le pont de l'Homme de la Roche et les dégâts considérables, visant les gares des secteurs de Vaise et de la Mouche). Les célèbres traboules servent de réseau clandestin pour la Résistance.
Après cette guerre, l'axe nord-sud, sur la rive droite du Rhône est élargi et les tunnels sont aménagés.
Le quartier de la Duchère, création de grande envergure, voit le jour avec un réseau de rues à l'américaine (sans nom mais avec des numéros). Quelques rues sont ouvertes dans les quartiers neufs : les Hauts de Saint-Rambert, Grange Blanche, plateau de la Croix Rousse.
Dans la dernière partie du XXe et au début du XXIe siècle, plusieurs lignes de métro et de tram sont élaborées (après avoir supprimé les lignes de tram existantes en 1948 pour cause de dangerosité). Ces travaux de grande envergure changent la physionomie des rues situées sur le tracé de ces lignes.
En 2007, l'aménagement des Berges du Rhône, rive gauche, est terminé.

Pour simplifier, les noms des rues proviennent, avant la fin de la Monarchie de Juillet, des particularités des lieux, des auteurs de la réalisation : on remarque beaucoup de noms d'enseignes (Romarin, Bât d'Argent…), de métiers (Poulaillerie, Bouquetiers…), d'hommes célèbres qui ont participé à la construction (Port Neuville…), des noms de saints liés aux églises et chapelles du secteur. La trivialité du nom de certaines rues comme la « rue de l'Enfant qui pisse » semble poser problème. Le Maire, Jean François Terme, propose de donner, pour les honorer, des noms d'hommes ou de femmes illustres aux rues (mais à un degré nettement moindre pour les femmes) : cette tendance prévaut encore de nos jours.
Mais le cours de l'histoire a beaucoup fait changer le nom des rues et des places : rue Impériale - rue de la République, rue de l'Impératrice – rue de l'Hôtel de Ville – rue Édouard Herriot…
On peut donc aisément suivre l'histoire de Lyon en parcourant ses rues.

Les noms de rues ou de places liés à une enseigne

Rue de l'Arbre-Sec
Rue du Bât-d'Argent
Rue Bouteille
Rue et place du Griffon
Rue Mulet
Rue Pareille
Rue Romarin

La rue de l'Arbre-sec

Elle est le prolongement de la rue du Plâtre, part de la rue Président Édouard Herriot et se finit par le quai Jean Moulin. Entre la rue du Garet et la rue de la République, elle est semi piétonne ; la circulation s'effectue donc aux extrémités.

Elle est attestée en 1373.

La rue de l'Arbre sec est plus large côté rue Président Édouard-Herriot que côté quai Jean-Moulin

Son nom provient certainement **d'un arbre mort situé dans le secteur** et **une enseigne d'auberge** aurait gardé son souvenir dans les siècles suivants.
Des cordiers renommés, les Labé (dits Charly) avaient leur maison dans cette rue. Le mari de Louise Labé, célèbre poétesse lyonnaise, dite la Belle Cordière, tenait son atelier dans cette maison.
Pendant longtemps, des ouvriers en soie ont habité la rue.

Statistique de 1828 : 43 maisons, 401 ménages avec 1239 personnes et 12 ateliers pour la fabrication des étoffes de soie.
La partie ouest de la rue a été transformée, suite aux grands travaux de Vaïsse, lors du percement de la rue Impériale (actuelle rue de la République). La partie est, au contraire, a gardé une largeur moins importante et des maisons plus anciennes (elles ne sont pas d'origine mais du XVIIIe siècle).
Le fragment est de la rue devient rue Basse Ville (voir plan géométral de E.P. Lapeyre, 1789).

La rue du Bât-d'Argent

Elle est le prolongement de la rue du Plâtre (elle forme une sorte de « patte d'oie » avec la rue de l'Arbre-Sec). Elle part de la rue Président Édouard Herriot et se finit quai Jean Moulin.
Elle est attestée en 1680.

Une façade, 17 rue du Bât-d'Argent

Son nom peut se rapprocher de celui de la rue Mulet, sa voisine et mettre en avant l'activité du quartier : **le transport par animaux de charge**.
Son nom peut aussi évoquer le fait qu'elle a longtemps été habitée par **des « bâtiers » ou bourreliers**.
Au n° 11 ou 17 de la rue, aurait été installée **une enseigne avec un bât d'argent, pour un bourrelier ou un cabaret**, perpétuant le souvenir de cette activité. Cette enseigne aurait subsisté jusqu'en 1860.
La partie est de la rue, moins large que la partie ouest, a porté jusqu'en 1860, le nom de rue ou ruelle de l'Étroit, de l'Étrée, de l'Estra, de l'Estreit, du Pet Estroit ou du Pas Etroit.
Jean-Baptiste Willermoz, fondateur de la franc-maçonnerie lyonnaise, aurait eu son commerce de soierie, dans un passage menant à la rue de l'Arbre-Sec.
C'est dans cette rue qu'un apprenti pâtissier a inventé la célèbre papillote, pour séduire sa fiancée, travaillant dans une boutique, de l'autre côté de la rue. Actuellement, les blagues ou citations ont remplacé les mots d'amour. Stendhal et Alphonse Daudet y ont logé.

La rue Bouteille

Elle part de la rue Tavernier et se finit rue Fernand Rey. A l'ouest, elle se continue par la rue de la Vieille.
Elle est attestée en 1680. C'était auparavant la rue de la Vieille Monnoye.
Son nom proviendrait de **l'enseigne d'un cabaret**, très en vogue à une certaine époque. Un bourg gaulois, Condate, était présent au pied de la colline de la Croix Rousse. Ensuite, il y a toujours eu un hameau, un bourg à Saint Vincent. Le quartier prend de l'importance au XVIIIe siècle et sera remodelé dans les années 1980 par le groupe d'HLM Saint Vincent.

La rue et la place du Griffon

La rue du Griffon part de la place Croix Paquet et se finit place Louis Pradel. Elle est attestée en 1550.

Rue du Griffon

La place du Griffon, carrefour formé par les rues Lorette, Saint-Claude, du Griffon et des Feuillants, prend ce nom en 1866.
Le griffon est un animal fabuleux à corps de lion, ailes et tête d'aigle, oreilles de cheval et nageoires de poisson. Il est souvent représenté, au Moyen-Âge, dans l'art roman, en particulier.
Apparemment, **une enseigne d'auberge**, au n°13, portait ce nom : elle a été volée, il y a quelques années.

Place du Griffon

Autre origine du nom de cette rue mais nettement moins admise : le capitaine Montgriffon et le capitaine La Glace, accusés d'intelligence avec l'ennemi (Henri IV) par les Ligueurs, ont été exécutés place Confort. Certains voient le souvenir de ces deux partisans d'Henri IV dans le nom de la rue du Griffon et de la rue de la Glacière (rue Romarin actuelle).
Le quartier entier portait ce nom : le griffo ou le griffol. Une des portes de la ville se nommait aussi « porte du Griffon ». Sur plusieurs plans anciens, ce nom est donné à ce qui est aujourd'hui la rue Romarin. Il y a donc eu deux rues portant ce nom pendant longtemps. Cette rue était l'une des plus animées du quartier du prêt-à-porter et l'une de celles qui représentent le mieux les pentes.

La rue Mulet

Elle part de la rue Président Édouard Herriot et se finit rue de la Bourse.
Elle est attestée dès le XIVe siècle.
Son nom provient de **l'enseigne d'une auberge**, très fréquentée par les muletiers.

La rue Pareille

Elle part de la rue de la Martinière et se finit rue Bouteille.
Elle est attestée au XVIIe siècle.
Elle fut appelée rue Neyron au XVIIIe siècle et rue Ravier, du nom d'un propriétaire de cette rue.
Son nom viendrait de **l'enseigne d'une auberge « la Pareille »**.
Autre interprétation : la pareille était de l'oseille, ce qui prouve que ce secteur était plutôt campagnard puisque cette plante poussait ici.
Cette rue fut transformée, vers 1900, avec la création de l'école (qui portera plus tard le nom de Robert Doisneau) et la rue de la Martinière.

La rue Romarin

Elle part de la place Croix Paquet et se finit place des Terreaux.
Elle est attestée en 1680.
Son nom vient sûrement de **l'enseigne d'une auberge** qui devait accueillir des mariages, car le romarin fut pendant longtemps l'emblème des jeunes mariés. Il fut remplacé par un symbole au parfum plus doux et également d'origine méditerranéenne : l'oranger.
La montée de la Glacière devient un fragment de cette rue en 1854 : il y avait une glacière souterraine au n°13. Elle portera aussi le nom de rue du Griffon ou rue de la Porte du Griffon.

Les noms de rues ou de places liés à une ancienne activité

Rue des Bouquetiers
Rue de la Bourse
Rue et impasse de la Fromagerie
Quai de la Pêcherie
Rue de la Poudière
Rue Terraille
Cul de sac de la Verrerie
Impasse et rue de la Vieille
Place de la Comédie

La rue des Bouquetiers

Elle part de la place d'Albon et se finit place Saint-Nizier.
Elle est attestée en 1740.
Un marché aux fleurs était installé à cet emplacement. Ce lieu fut très fréquenté jusqu'à la fin du XIXe siècle. Au moyen âge, **les fleuristes s'appelaient des bouquetiers**, d'où l'origine du nom de cette rue. Bon nombre d'entre eux avaient leur échoppe contre l'église Saint-Nizier. Lors de sa rénovation, on a réinstallé une boutique de fleurs, côté rue Édouard Herriot.
La ville de Lyon va s'étendre, à cet emplacement, au débouché du pont de Saône, à partir du XIe siècle.

La rue de la Bourse

Elle part de la rue du Bât-d'Argent et se finit place des Cordeliers. Elle commence dans le 1er mais appartient surtout au 2e.
Elle est attestée en 1864. Elle se nomme ainsi car **elle longe la façade est du palais de la Bourse**. Cette rue a changé plusieurs fois de nom : rue Minnie, place des Jésuites puis rue Henri en 1740 (du nom d'Henri Guillermet, qui la fit ouvrir sur ses terrains). Mais on ne tarda pas à l'appeler rue du Vert-Galant : ce nom proviendrait d'une enseigne représentant un jeune et beau cavalier qui tenait un verre à la main. Elle se nomma aussi place du Collège, rue Treize Pas en 1821 et place du lycée en 1810.
Au n° 2, on peut découvrir une enseigne sculptée au-dessus de la porte : « au grand tambour » ; Chalier, tristement célèbre pendant la Révolution, logeait dans cette maison jusqu'en 1793.

Le Palais de la Bourse

Le Palais de la Bourse

L'entrée principale est située Place de la Bourse (ouverte en 1864, comme la rue de la Bourse). La Bourse est constituée d'un bâtiment intérieur : la salle de la corbeille, entourée par un second édifice.
La salle de la corbeille est une immense salle (480 m² et 25 m de haut). Elle est entourée de deux étages d'arcades. Sa grande luminosité est due aux verrières. Sa décoration, style Second Empire, représente les 24 heures de la journée : au rez-de-chaussée, les armoiries de 24 villes faisant du commerce avec Lyon (Alger, Marseille, Vienne, Milan…) à la fin du XIXe siècle, dessinées par René Dardel. Au 1er étage, 24 sculptures d'hommes et de femmes sont dues à trois des plus grands sculpteurs de l'époque : Hugues Fabisch, Jean-Marie Bonnassieux et Gullaume Bonnet. Autour de la salle de la corbeille, des Joseph-coursives la séparent du 2e bâtiment à 3 étages, occupé par les bureaux de la Chambre de commerce et de grandes salles, utilisées antérieurement par le tribunal de commerce ou le conseil des prud'hommes.
Ce palais, construit pendant les grands travaux du préfet Vaïsse, est dû à l'architecte lyonnais René Dardel, qui y travailla de 1856 à 1860. Le palais est inauguré par l'Impératrice Eugénie, en 1860. En 1861, la Bourse y est ouverte et en 1862, la Chambre de Commerce occupe les lieux. Puis le Crédit Lyonnais, fondé par Henri Germain, en 1863, rejoint ces deux institutions.
À la chute de l'Empire, en 1870, certains lyonnais dégradent des symboles impériaux : portraits de l'Empereur, aigles et même les armoiries des villes allemandes et autrichiennes (Vienne, Leipzig, Francfort, Hambourg). En 1894, le 24 juin, Sadi Carnot, Président de la République est assassiné par l'anarchiste italien Caserio, juste à côté du palais (voir le pavé rouge qui rappelle cet assassinat, sur le trottoir de la rue de la République). Au 20e s. vont quitter le palais de la Bourse : le conseil des Prud'hommes en 1927, le Crédit Lyonnais en 1872, la Bourse et le Tribunal de Commerce en 1995. Le palais fut rénové entre 2000 et 2004 pour un coût de 15 millions d'euros. Aujourd'hui, le bâtiment est le siège de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Lyon. Édouard Aynard (1837-1913) fut le président le plus célèbre de la Chambre de commerce. Il sera aussi conseiller municipal, député du Rhône, vice-président de l'Assemblée Nationale, membre de l'Académie des Beaux-Arts. Issu de la grande bourgeoisie lyonnaise et placé par son père dans un atelier de canuts, après son bac, il fut toujours sensible aux problèmes sociaux.

Le lycée Ampère : le collège de la Trinité fut fondé en 1519, par la confrérie de la Trinité. Légué au Consulat, en 1527, il fut confié, dès 1565, aux Jésuites, par la ville. Ils en firent un foyer actif de culture intellectuelle, artistique et religieuse. Le célèbre Père Lachaise, confesseur de Louis XIV, y fut longtemps professeur. Suite à la suppression de l'ordre des Jésuites en France, l'enseignement fut repris par les

Oratoriens, et, après la Révolution, il devint Lycée Impérial, puis, à la Restauration, collège Royal, pour devenir Lycée Ampère, en 1888, en mémoire du savant André-Marie Ampère, qui y avait enseigné.
Son joyau est la chapelle à décors baroques (1617), due comme le collège, à l'architecte de Carrare, Etienne Martellange.

La rue et impasse de la Fromagerie

La rue part de la place Saint-Nizier et se finit rue Président Édouard Herriot. Elle fait la limite entre les 1er et 2e arrondissements. Elle est attestée en 1680. C'était la rue Saint-Nizier en 1350. Il se tenait **un marché aux fromages** en ces lieux : **la place de la Fromagerie** (ou place du fromaige), fragment de l'actuelle rue de la Fromagerie, est attestée en 1550. Le marché aux fromages subsistera jusqu'au milieu du XIXe siècle. Puis les fromagers quittent les lieux pour s'installer dans la toute nouvelle Halle de la Martinière.

Plaque commémorative de l'emplacement de l'ancien Hôtel de Ville

Rue de Fromagerie

L'impasse de la Fromagerie, voie privée, tenant rue de la Fromagerie, est attestée en 1955.

L'église Saint-Nizier est dans le 2e arrondissement et borde le côté sud de la rue, qui se laisse dominer par l'ancien clocher couvert de tuiles orangées. Contreforts, gargouilles et roses peuvent être admirés en longeant la rue. Au n°3, on découvre la plaque commémorative de **l'ancien Hôtel de Ville**, résidence des Prévôts des marchands et des Échevins, de 1461 à 1604, avant leur installation, rue de la Poulaillerie, à l'Hôtel de la Couronne.

Quai de la Pêcherie

Il part de la rue d'Algérie et se finit place d'Albon.
Ce quai est né suite à la démolition des maisons construites directement en bordure de Saône. Son nom fut très changeant : rue et place de la Pêcherie (1740-1821), quai du Duc de Bordeaux en 1847, quai du Peuple en 1848, quai d'Orléans en 1854, quai de la Pêcherie en 1871. Son nom actuel est très ancien puisque cette partie de la ville était déjà nommée quartier de la Pêcherie au XVIIe siècle. Mais c'était plutôt une zone où **on débarquait du poisson**, venant de la Dombes et des rivières. En 1670, le Consulat fit construire **une halle aux poissons** qui fonctionna jusqu'en 1830. Ce quartier était célèbre pour sa malpropreté. Il a été occupé dès le Moyen-Âge et devint même le cœur de la ville, dès le XIe siècle. Ce quai a servi de modèle pour les autres quais de Lyon créés après 1840 Le bas port rappelle les ports du bord de Saône : il a été réaménagé au XXe siècle. Le quai haut en bordure de Saône est occupé par les bouquinistes.

Anecdote : des bêches, bateaux à fond plat, amarrés le long du quai, servaient de piscines aux lyonnais. Ils y nageaient en toute sécurité et évitaient ainsi les courants, dont le « rapide de la mort qui trompe ». Un certain Neyret avait aménagé sa bêche et vivait dedans. Très méfiant, il avait percé une ouverture sous la bêche. Pour pénétrer ou sortir de son habitation flottante, fermée efficacement de l'intérieur, il plongeait dans la Saône, été comme hiver.

Rue de la Poudrière

Elle part de la montée de la Butte et se finit cours Général Giraud. Elle est attestée en 1870.
Une poudrière de commerce a été installée sur ce secteur en 1827. Ce souvenir a donné son nom à la rue. Cette rue réunit la montée des Esses au cours Général Giraud et à la montée de la Butte (sur laquelle la compagnie de l'Arquebuse faisait des exercices de tir, la butte servant de blocage pour les tirs). Elle est composée de deux tronçons, orientés vers le sud.

Une maison remarquable a été construite en 1936, par l'architecte Victor Bonnetin : **la maison dite du sabotier**. Sur la façade, on note les prétendues effigies des propriétaires, les Ballofy, entourées de sabots. En fait il n'y eut jamais de sabotiers.

Mme Camille Ballofy, qui a fait construire la maison, était avocate.
Les décors sont certainement un rappel de son origine auvergnate.
Actuellement, les Hongrois de Lyon s'y réunissent, dans le cadre de l'association Camille Ballofy et des amitiés France-Hongrie.

Détail

La maison dite du sabotier

Rue Terraille

Elle part de la rue Romarin et se finit rue du Griffon.
Elle fut ouverte en 1551-1552.
Son nom semble indiquer qu'il y aurait eu, autrefois, sur le secteur, **des ateliers de poterie**. D'après le Littré de la Grand'Côte de Nizier du Puitspelu, « terraille » signifie vaisselle en terre. Un marchand de terraille est un marchand de poterie.

Impasse ou cul de sac de la Verrerie

Elle se trouve rue de l'Arbre-Sec, sur la portion entre la rue de la Bourse et le quai Jean-Moulin.
Elle a été ouverte avant 1854 et rappelle la présence de **l'atelier ou, au moins, du commerce de verrerie** qui occupait ces lieux.
La présence de portails particuliers semble confirmer cette activité.

Rue et impasse de la Vieille

La rue part de la rue Saint-Benoît et se finit rue Tavernier. Elle fut ouverte dès le XIIe siècle, son nom actuel est attesté en 1680.
Au XVe siècle, un atelier monétaire est installé dans la rue ; elle porte alors le nom de rue de la Monnaie ou rue de la Monnaie Saint-Vincent. Elle devient rue de la Vieille Monnaie, en 1521, quand Claude Besson crée un atelier monétaire dans l'actuelle rue René-Leynaud. En 1680, quand cet atelier ferme, la rue devient rue de la Vieille Monnaie, et, par contraction, notre rue prend le nom de rue de la Vieille.
Au XVIIe siècle, la rue s'est appelée, un moment, rue Bouteille, puis au milieu du XVIIIe siècle, elle porta quelques temps le nom de rue du Vieux Loup. Une partie de la rue est devenue la rue Saint-Benoît.
Sur le plan de 1550, le Château Gaillard la domine.
Les maisons du côté nord sont des XVIIe et XVIIIe siècles, avec de jolies arcades au rez-de-chaussée. Le côté sud a été reconstruit dans les années 1980. À l'emplacement d'une maison démolie, la place Sœur Louise est créée ; elle donne accès à l'impasse de la Vieille où le grand bâtiment date des années 1840. Les autres sont des années 1980.

Rue de la Vieille

Madone à l'angle des rues de la Vieille et Tavernier

Place de la Comédie

Elle part de la rue Puits-Gaillot et se finit rue Joseph-Serlin. Elle se situe entre la Mairie Centrale et l'Opéra. Elle constitue le prolongement nord de la rue de la « Ré », comme on dit à Lyon.
Elle est attestée en 1789. La rue Alexandre Luigini (1932) s'appelait rue de la Comédie.
Le premier théâtre fut bâti au milieu du XVIIIe siècle par l'architecte Jacques-Germain Soufflot. Le théâtre actuel a été construit par Antoine-Marie Chenavard et Jean-Marie Pollet, de 1828 à 1831. Il n'est plus question de théâtre mais plutôt d'opéra, de ballets, de récitals de musique classique de sorte que le nom de la place n'est plus adapté mais **les comédies données pendant plus d'un siècle** ont prévalu.

La partie basse de **l'Opéra** comporte une galerie avec de belles arcades. Au premier étage, on peut admirer les lustres du salon d'apparat. Une autre galerie est occupée par les huit statues des muses des arts. On a longtemps dit qu'on avait oublié l'emplacement de la neuvième muse. Mais il n'en est rien : à l'époque de la reconstruction de cet édifice, on revenait à l'architecture classique et donc à la symétrie. On ne prévoit donc que 8 emplacements de statues et on considère, de plus, que l'astronomie n'est pas un art à proprement parler : on choisit de ne pas installer Uranie. La neuvième muse, Uranie, fut tout de même sculptée et installée au sommet de la colonne du Méridien, place des Cordeliers. Cette colonne, en pierre de Seyssel, réalisée en 1765 par Pierre Gabriel Bugniet, servait de fontaine, puisqu'elle abritait une pompe à eau, installée sur son socle. Elle a été détruite en 1858, quand le préfet Vaïsse a décidé d'entreprendre les grands travaux d'urbanisme pour assainir la presqu'île. Il paraît qu'Uranie aurait été entreposée dans un hangar municipal où elle aurait été dérobée pour être revendue à un riche lyonnais qui l'aurait installée dans sa propriété des monts du Lyonnais.
Entre 1989 et 1993, l'architecte Jean Nouvel, après avoir vidé tout l'intérieur du bâtiment, selon le principe du façadisme, a ajouté le célèbre dôme métallique, éclairé de rouge les soirs de représentation. L'ex théâtre est actuellement habillé de noir et éclairé de rouge.
En face, se trouve **l'Hôtel de Ville**, construit, de 1646 à 1672, par Simon Maupin, architecte et voyer de la ville. En 1674, un incendie ravage l'édifice et l'architecte Jules Hardouin Mansart est chargé de sa reconstruction. Il aménage un jardin, dans l'alignement des cours, et le termine par un trompe-l'œil.
Sous le Second Empire, la mairie sera aussi la Préfecture du Rhône, les deux fonctions de Maire et de Préfet, étant assurées par Claude Marius Vaïsse. Il travaille tellement à transformer la Presqu'île (avec, notamment, le percement de la rue Impériale, actuelle rue de la République et de la rue de l'Impératrice, actuelle rue Président Édouard Herriot, le palais de la Bourse…) qu'il meurt à sa table de travail, en 1864 (il était né en 1799).

Les noms de rues ou de ponts liés à l'urbanisme

Rue Couverte
Rue Désirée
Rue Donnée
Rue du Jardin des Plantes
Rue Lanterne
Rue Longue
Allée des Marronniers
Rue Neuve
Montée du Perron
Rue de la Platière
Rue du Plâtre
Rue Puits-Gaillot
Pont La Feuillée

Rue Couverte

Elle part du quai Saint- Vincent et se finit rue de la Vieille. Elle est attestée en 1680.
Elle est couverte par **l'arche d'une maison** (maison supportée par un arceau).

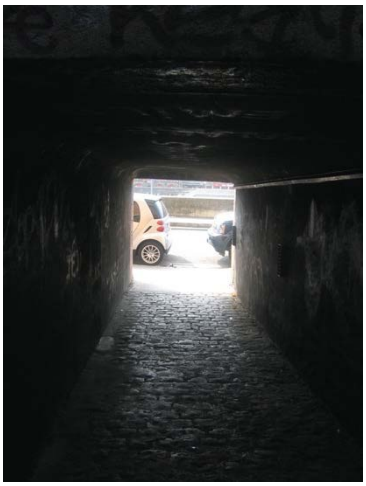
Rue Désirée

Elle part de la rue Romarin et se finit rue du Griffon. Elle est attestée en 1350.
Vivement désirée par le public, le nom de rue Désirée lui est resté. Une partie fut ouverte, en 1511, par Etienne Gautherets. Elle s'appelait alors Gautherets en Terraille. La municipalité la prolongea de la

rue Romarin à la rue du Griffon, de 1552 à 1554. Une plaque ancienne (1554), située autrefois à l'angle de la rue du Griffon et déposée au musée de Gadagne rappelle cette ouverture.

Rue Donnée

Elle part de la rue Rozier et se finit rue Coysevox. Elle est attestée en 1807.
Ouverte sur le clos des Capucins, c'est sans doute pour se souvenir que le propriétaire a donné la rue à la ville, qu'elle a été ainsi dénommée.


Rue Couverte

Rue Désirée

Rue Donnée

Rue du Jardin des Plantes

Elle part de la rue Burdeau et se finit rue Terme. Ce nom est attribué le 13-11-1863 à cette rue nouvelle.

Le nom évoque **le jardin des plantes** ouvert à l'emplacement du jardin de l'ancien couvent des Dames de la Déserte en 1804. Avant le percement de la rue actuelle, le jardin occupait l'emplacement de l'Amphithéâtre et s'étendait jusqu'aux bâtiments de la Mairie du 1er.
L'orangerie qui s'y trouvait, depuis 1829, abritait pendant, la saison froide, les orangers en caisse, qui ornaient la place des Terreaux. Cette **orangerie** a été démontée et réinstallée au Parc de la Tête d'Or en 1859. Elle mesurait 34 m de long. Sa longueur a été doublée au début du XXe siècle.

Au XVIe siècle, les premières recherches sur la botanique sont entreprises. L'imprimerie, inventée un siècle plus tôt, s'en saisit et permet d'élaborer de superbes planches.
À cette époque, de nombreux jardins botaniques (à Venise, Padoue, Pise et Rome) sont aménagés à travers l'Europe.
Jean-Emmanuel Gilibert, docteur originaire d'Italie, arrive à Chazay d'Azergues, en 1741. Il devient l'ami de **l'Abbé Rozier** et de **Claret de la Tourette** : ils aménagent aux Brotteaux un premier jardin botanique grandement financé par **Jacques de Flesselles**. Cela les conduit à la ruine.
Gilibert quitte alors Lyon pour se rendre à Vienne et Vilnius. Quand il revient, en 1793, il est élu maire. Il reprend ses études de botanique et envisage de créer un nouveau jardin botanique.
Sur les Pentes de la Croix-Rousse, après la vente des biens nationaux, des terrains sont disponibles. Il est envisagé de l'implanter à mi-pente, sur les terrains des Oratoriens ; mais le clos de l'Oratoire est finalement urbanisé. C'est alors qu'on décide de le créer à l'emplacement des jardins du couvent de la Déserte. Ses limites sont alors : rue Saint-Marcel (rue Sergent-Blandan aujourd'hui), montée des Carmélites, rue du Bon-Pasteur et montée de la Grande-Côte. Il possédait trois entrées : l'entrée du soleil à l'est, une deuxième rue Saint-Marcel et une troisième, montée des Carmélites.
Gilibert fut le premier directeur du jardin botanique.
Les rocailleurs font de fausses grottes, de faux ponts… La grotte artificielle créée dans le jardin botanique fit couler beaucoup d'encre car de nombreux artistes étaient irrités par ce « faux art ». Sensible à ces positions, Paul Saint Olive écrivit ce sonnet en faisant parler l'entrepreneur, au début de ces vers :

J'espère cette fois que votre esprit chagrin,
Enclin à tout blâmer sur un ton satirique,
Promenant ses regards dans l'antique jardin,
N'en critiquera pas la grotte magnifique.

La nature elle-même, avec sa propre main,
La voudrait imiter, mais ce serait en vain ;
Et nos jolis rochers font ici la critique
De ceux qui sont sortis de sa vieille fabrique.

Vous ne vous direz plus, détestable moqueur,
Des choses du bon genre éternel détracteur,
Que nous n'entendons rien à l'art du pittoresque.

Je ne suis pas surpris qu'une grotte, à vos yeux,
Soit le type du beau, ce qu'on peut voir de mieux,
Car, pour vous, l'idéal est surtout le grotesque.

L'école de botanique occupe les lieux. Les plantes médicinales sont cultivées pour les pauvres. Dans les caves du Bon Pasteur, on met les plantes à l'abri. **L'Impératrice Joséphine** aime les roses et envoie des plantes rares qui sont données à M. Gilibert. En avril 1805, lors de sa visite à Lyon, elle demande des nouvelles des plantes et en renvoie d'autres car certaines ne se sont pas acclimatées. On appelle alors le lieu, le jardin de l'Impératrice. Gilibert meurt en 1814.

Le jardin botanique sera transféré au Parc de la Tête d'Or, inauguré en 1857.

A l'ouverture de la rue du Jardin des Plantes, on découvrit des plaques de marbre décorées de guirlandes de feuilles de chêne (elles ont permis, avec d'autres vestiges d'élaborer une hypothèse de localisation du Sanctuaire Fédéral des Trois Gaules ; le jardin fut amputé de sa partie basse. En 1956, Amable Audin met à jour l'Amphithéâtre. La statue de M. Burdeau (fils de tisseur, professeur de philosophie, député, ministre de la Marine…) n'existe plus.

Rue Lanterne

Elle part de la rue d'Algérie et se finit rue Longue. Elle est attestée en 1350.

Cette rue menait à **la porte de la Lanterne**, sur le rempart des Terreaux. La rue de l'Enfant qui Pisse (portion place de la Platière, rue Longue) est devenue un fragment de la rue en 1846.

Un bas-relief, placé à l'angle d'une maison, qui représentait **un lion tenant une lanterne sous sa griffe**, a donné son nom à cette rue. Dans le Petit Chose, Daudet raconte ses impressions sur son logement, rue Lanterne, envahi par les « barbarottes » (les cafards).

Repérez à l'angle de la rue de la Platière, le mur peint par Mur'Art, spécialisé dans la publicité. C'est une publicité pour un fourreur.

Rue Longue

Elle part du quai de la Pêcherie et se finit rue Président Édouard Herriot. Ce nom a été attribué le 28-08-1875. Antérieurement, c'était la grande rue Longue, attestée dès le XIVe siècle. La rue Tête de Mort, du nom d'une enseigne sur laquelle était peinte une tête de mort, devient un fragment de la grande rue Longue en 1854. Cette dénomination qui était exacte à l'époque de la création de cette rue, n'a plus de sens aujourd'hui. **200 m de long dans le passé, c'était beaucoup**, du moins dans ce quartier. En 1560, protestants et catholiques combattirent très violemment dans cette rue.

Voir les fenêtres, portes, impostes, escaliers à vis des n° 6, 11, 13, 15 et à l'angle de la rue Lanterne, des garde-corps en fer forgé aux premiers étages, qui datent du XVIIIe siècle.

La petite rue Longue est attestée aussi dès le XIVe siècle. C'est l'actuelle rue Pléney (1875).

Allée des Marronniers

Elle part de la rue Pierre Dupont et se finit en impasse. Elle est attestée en 1922. C'est une voie privée. Qui dessert l'Institution des Chartreux.

Elle occupe la bordure est de l'église des Chartreux et est en effet **bordée de marronniers**.

Rue Neuve

Elle part de la rue Président Édouard Herriot et se finit rue de la Bourse.
Elle est attestée dès le XIVe siècle.
Cette rue était « neuve », au moment de sa création. Elle a conservé son nom d'origine.

Sur le plan scénographique de 1550 (planche 17), on peut constater que la rue se termine par une porte du même nom donnant sur les remparts du Rhône, ce qui prouve qu'elle était déjà ancienne.

Voir au n° 17, une imposte avec saint Denis portant sa tête.

Montée du Perron

Elle part de la place Chardonnet et aboutit rue Burdeau.

Il s'agit d'un escalier à double volée construit en 1841, à leurs frais, par les frères Donzel, propriétaires dans le quartier.
Pour compenser la dépense, ils ont obtenu la concession, pour 60 ans, des boutiques créées sous l'escalier.
Avant d'être attribuée au comte de Chardonnet, la place qui domine l'escalier se nommait « place du Perron », nom attribué en 1843.

Rue de la Platière

Elle part du quai de la Pêcherie et se finit place Meissonnier.
Au XIVe siècle, cette rue est dite « rue tendant de la Croix de la Platière à Saint-Sorlin » (église Saint-Saturnin). Elle a absorbé, en 1854, la rue de la Palme et la place de la Platière.
Ce nom est très ancien, sans doute du XIIe siècle.

Platea, en latin, veut dire place, donc place de la Platière constitue un pléonasme.
Sur cet emplacement, un sanctuaire du nom de Notre-Dame-du-Bois, construit dans la forêt qui couvrait alors cette partie du territoire, aurait été fondé dès le Ve siècle. Leidrade, évêque de Lyon (798-814) le fait reconstruire. Lorsque, vers la fin du XIe siècle, l'archevêque Jubin donna cette église aux chanoines de Saint-Ruf, le bois fut abattu et l'église prit le nom de Notre-Dame de la Platière (Saint-Ruf est le toponyme de plusieurs sites occupés par la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Ruf. Cette congrégation a été formée à partir d'une petite communauté de clercs installée en 1039 dans l'église de Saint-Ruf, une église ruinée du suburbium d'Avignon, mentionnée à partir du Xe siècle. On sait peu de choses de celui qui a donné son nom à ce lieu de culte. Il a été identifié à deux personnages du Nouveau Testament, sans pour autant donner lieu à une hagiographie poussée (écriture de la vie ou de l'œuvre des saints).
Guillaume Paradin (1er historien de Lyon : 1510-Cuiseaux, Ain ; 1590-Beaujeu, Rhône) écrit que les conseillers et échevins de Lyon achetèrent en 1300, au prieur de la Platière, moyennant la somme de 30 livres viennoises, le terrain situé au port de Saône pour en faire une place.
C'est dans la cour du marchand Archimbauld, place de la Platière que les protestants tinrent leur assemblée en 1561. C'est aussi dans cette église qu'Innocent IV réunit le concile de 1245 qui déposa l'empereur Frédéric II. C'est lors du même concile que le Pape décréta :
« Que les cardinaux iroient à cheval par la ville, et qu'ils useroyent d'accoutrements et chapeaux rouges, pour exalter et honorer cet estat, et tesmoigner, par ceste couleur sanglante, qu'ils doivent estre prests à prester la teste, pour le maintien de la foy catholique, comme estant les principaux membres de l'église » (Paradin). C'était le vêtement des chanoines-comtes de Lyon. En le réservant pour les cardinaux, le Pape Innocent IV accorda, en échange, aux chanoines, le droit de porter la mitre lorsqu'ils officieraient. Ce privilège s'est maintenu jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Le nom de la rue pourrait aussi venir **des plates, barques à fond plat**, utilisées par les lavandières mais c'est fort peu probable.

Observez le mur peint **« la bibliothèque de la cité »** : 400 m^2-1998. Environ 500 références littéraires sont les acteurs du décor de ce mur, face aux bouquinistes des quais. Quatorze fenêtres sur 5 ou 6 niveaux accueillent une partie de ces ouvrages (164 plus une quinzaine de textes typographiés, des couvertures, des pages de garde). 300 auteurs, morts ou vivants, figurent dans les boutiques du rez-de-chaussée. Les auteurs choisis représentent tous types de littératures : poésie, théâtre, roman, essai, B.D., polar, science-fiction…. Un faux désordre y règne : pas d'ordre alphabétique, pas d'alignement. Les fenêtres sont des niches à livres ouvertes sur le ciel et la rue.

Les auteurs cités sont nés ou ont travaillé dans la région Rhône-Alpes. Des textes de toutes les époques sont présents : du Moyen Age au XXe siècle, des technologies numériques de la boutique à l'édition rare des étages. Gutenberg est à tous les niveaux. Un seul humain dans ce décor : une belle et blonde jeune femme, minuscule au milieu des livres. D'autres éléments extérieurs au monde du livre sont présents : pipe, oiseau, masque de comedia dell'arte, soucoupe volante, chat, plume, bonbon, stylo, verre de cognac ; de quoi écrire une histoire. Le mur est à admirer de jour comme de nuit : les deux visions nous embarquent dans des mondes parallèles.
En face du mur, dans le petit passage du numéro 5, se trouve l'escalier qui desservait les bâtiments conventuels du monastère des chanoines de Saint-Ruf, il date du XVIe siècle.
En ressortant, remarquez au-dessus de la porte à gauche, les armes de la famille de Rivoire.

Rue du Plâtre

Elle part de la rue Paul Chenavard et se finit rue Président Édouard Herriot. Elle est attestée en 1350. Cette rue a parfois porté le nom de rue du Saint-Esprit ou du Plâtre Saint-Esprit, à cause d'une grange qu'y possédait la Confrérie du Saint-Esprit.
D'après le *Littré de la Grand'Côte* de Nizier du Puitspelu, plastrum, en latin, signifie **terrain battu, aire, place**. Dans le bassin de la Loire, on appelait plâtre, l'endroit où s'entassait le charbon, au sortir du puits ; on disait parfois : « il y a dans ce moment, beaucoup de charbon sur le plâtre ». Ce mot est tombé en désuétude et ne s'est conservé que dans la place du Plâtre, de l'ancien Plastre Saint-Pierre. Il y avait aussi le plastre de la Guillotière, au bout du pont du même nom. Certains auteurs donnent au mot Plâtre, le sens de **cimetière**. Il y avait, en effet, un cimetière autour de l'église Saint-Nizier et un autre à l'arrière de l'église Saint-Sorlin / Saint-Saturnin.

Rue Puits-Gaillot

Elle part de la rue Romarin et se finit place Tolozan.
Elle est attestée en 1350.
Gaillot, en patois lyonnais, signifie cloaque, bourbier (les ordonnances du Consulat obligeaient les Lyonnais à porter leurs équevilles dans un grand fossé appelé le Grand Gaillot).
La rue Puits Gaillot a été créée sur un terrain resté longtemps fangeux car il bordait le canal de communication du Rhône et de la Saône. Elle fut d'abord désignée sous le nom de rue Gaillot. **Un puits, qui n'existe plus**, pratiqué plus tard dans le mur de clôture de l'Hôtel de Ville, fut à l'origine du nom actuel.

Pont La Feuillée

Il part du quai de la Pêcherie et se finit quai de Bondy.

Les berceaux de verdure qui l'entouraient s'appelaient des feuillées. Le pont actuel a été construit en 1949. C'est l'un des plus courts de Lyon, juste au débouché du défilé de Pierre Scize (moins de 100 m, après celui de l'Homme de la Roche, qui en avait 94, au cœur du même défilé). La dénomination est la même depuis la construction du pont précédent, en 1831. Ce dernier était un pont suspendu à péage car construit par une société d'actionnaires. Des bateaux à la dérive, lors de l'inondation de 1840, y firent quelques dégâts mais sans entamer sa solidité. C'est pour obtenir un tirant d'air plus convenable en temps de crue, qu'on le démolit en 1910. Deux ans plus tard, la ville fait construire un nouveau pont. Il s'agissait d'un pont métallique à arche unique. Les Allemands le firent sauter en 1944.
Un nouveau pont toujours debout apparaît en 1950.

Les abris de feuilles, les feuillées, étaient peut-être des latrines. Les mariniers, puis les marchands de vin et des personnes de petite vertu s'y installèrent. Cela donna à l'endroit une fort mauvaise réputation qui les fit chasser mais sans faire disparaître le nom, devenu un peu mystérieux.

Les noms de rues ou de places liés à la topographie

Impasse Beauregard
Montée et place de la Butte
Montée de la Grande-Côte
Montée du Mont Sauvage
Rue des Pierres-Plantées
Place Bellevue
Place des Terreaux

Impasse Beauregard

Impasse Beauregard

Elle part de la rue du Bon Pasteur et se situe à côté de l'Impasse du Bon Pasteur.
C'est une voie privée. Elle est attestée en 1845.
Ce nom provient d'un **domaine depuis lequel le point de vue était certainement intéressant**.

Montée et place de la Butte

La montée part de la place du 157e régiment d'infanterie alpine et se finit cours Général Giraud.
Elle est attestée en 1810. Elle tire son nom de la butte de tir utilisée par la compagnie de l'Arquebuse : cette butte était située dans sa partie haute et servait de blocage aux tirs d'entraînement.
La place de la Butte est attestée en 1868. C'est l'actuelle place du 157e régiment d'infanterie alpine (1858). Le plateau de la Butte est attesté en 1851. C'était un champ de manœuvres, au clos Jouve. Il est devenu le stade Roger Duplat. Le quai de la Butte n'est attesté qu'en 1819.
La montée de la Butte dessert le **fort Saint-Jean** : c'est le point de départ des fortifications de Lyon. Louis XII décide de la construction de véritables remparts pour Lyon au XVIe siècle. À cet emplacement, se trouvait un bastion de cette enceinte. De là partaient des remparts qui suivaient l'actuel boulevard de la Croix-Rousse et qui rejoignaient la porte Saint-Sébastien et le fort Saint-Laurent (place Bellevue). Entre 1834 et 1845, on renforce les remparts et on construit le fort Saint-Jean. La Croix-Rousse n'a été rattachée à Lyon qu'en 1852. En 1865, Napoléon III décide de faire démolir les remparts. Le fort Saint-Jean devient une caserne. Actuellement, le fort abrite l'École Nationale des Finances publiques. Le domaine de 1,6 ha, propriété du Ministère de l'Économie, des Finances et de l'Industrie, a été magnifiquement restauré entre 2001 et 2004 : les parties du XVIe siècle, du XIXe siècle et les bâtiments modernes ajoutés coexistent sans heurter les nostalgiques des styles architecturaux plus anciens. Les locaux ont été opérationnels le 1er mars 2004.

Le fort Saint-Jean

Montée de la Grande-Côte

Elle part de la rue des Pierres-Plantées et se finit rue Sergent-Blandan.
Elle tire son nom de sa longueur et de sa déclivité.
Ouverte et urbanisée au début du XVIe siècle, elle est nommée « côte Saint-Sébastien » ou « Grande-Côte-Sébastien ». Vers le milieu du XVIIe siècle, on commence à la désigner sous le nom de « Grande-Côte-de-la- Croix-Rousse » puis, par abréviation, « Grande-Côte », nom attesté en 1740.
Cette montée n'a son vrai visage que dans sa partie basse. La partie haute devenue insalubre a été détruite à la fin des années 1970.
Elle fut longtemps une voie charretière ou au moins cavalière.
La rue des Pierres Plantées devint un fragment de la montée de la Grande Côte en 1854, mais elle reprit son nom en 1930.

Montée du Lieutenant-Allouche, ancienne montée du Mont-Sauvage

Elle part de la rue du Bon-Pasteur et se finit rue de l'Alma. Elle est ouverte en 1854 sous le nom de « montée du clos Riondel » ou « chemin à lacets ».
En 1864 elle prend le nom de « montée du Mont Sauvage ».
Le Mont Sauvage est un lieu-dit : c'est le point culminant de la Croix Rousse.
Depuis 1945, c'est la montée du Lieutenant Allouche, en mémoire de Fernand Allouche, jeune lyonnais, qui fit partie du maquis du Vercors et qui fut tué par les Allemands.
Sur le Mont Sauvage, Charles IX fit construire une citadelle en 1564, démolie 20 ans après sa construction.

Rue des Pierres-Plantées

Montée de la Grande Côte en 1854, elle redevient rue des Pierres-Plantées le 06 octobre 1930.
Elle doit son nom au fait qu'on avait planté des pierres sur cette route, pour empêcher la circulation hippomobile, dans le sens de la descente (version de J.-L. Chavent).
Ou deuxième version : les pierres servaient à attacher les chevaux ou les empêchaient de « débarouler » la colline.
Ou troisième version : les pierres permettaient de caler les charrettes lors du passage à l'octroi (Robert Luc).
Voir le panorama au sommet de la Grande Côte.

Place Bellevue

Elle est située en bordure du Fort Saint-Laurent.
Créée en 1828-1829, elle s'appelait, au départ, place de Brosses (Charles de Brosses, comte de Tournay).
A côté du fort Saint-Laurent, la place Bellevue découvre **l'est de Lyon et les Alpes**.
Nous avons ici **l'un des panoramas les plus originaux** ouverts sur la Croix-Rousse. Rien à voir avec les clichés de cartes postales que les touristes peuvent réaliser depuis la Montée de la Grande-Côte ou la place Rouville. Là, c'est l'est de Lyon que l'on découvre, c'est-à-dire une facette de l'agglomération qui n'est pas la plus valorisée (bien qu'elle concentre 60 à 70 % de la population).
Tout de suite après les immeubles des 6e et 3e arrondissements, la tour de la Part Dieu se dresse au milieu du centre d'affaires, **mini quartier de la Défense lyonnais** dans lequel se trouvent les sièges sociaux d'entreprises en quête de prestige. On peut critiquer son style international, daté des années 1970, ou l'entassement des barres autour d'elle. Mais les édifices présentent l'intérêt de rompre la monotonie de l'environnement. Si la ville était faite uniquement d'immeubles à trois ou quatre étages, couverts des mêmes tuiles, elle ne serait pas vivable.

Plus au nord, **le Parc de la Tête d'Or** étend ses pelouses, ses grappes d'arbres et ses plans d'eau sur le fond vert de la Feyssine et jusqu'à la plaine de l'Ain.

On passe du viaduc qui mène à la gare TGV de Saint-Exupéry au **Mont Blanc** qui se dessine par beau temps mais qui est annonciateur de pluie.
Cette généreuse ouverture du point de vue (plus de 90 °) permet de saisir l'alternance des espaces lotis et de la campagne, qui donne l'impression d'un ensemble solidement organisé et très diversifié.

Le Fort Saint-Laurent est un des ouvrages militaires du XIXe siècle : c'était l'aboutissement du rempart de la Croix Rousse.

La place Bellevue, vue du Gros Caillou

Le fort Saint-Laurent, vu du quai du Rhône

Place des Terreaux

Elle part de la rue Romarin et se finit rue Président Édouard Herriot.
Ce nom rappelle **les remparts et les fossés** (en latin *terralia*) qui occupèrent pendant le Moyen Âge, le côté sud de la place actuelle, créée au XVIIe siècle. Le terrain de cette place était anciennement hors de l'enceinte de la ville. Du côté des murs de l'Abbaye de Saint-Pierre (actuel musée des Beaux-Arts), se trouvait un fossé où l'on s'exerçait à l'arquebuse et à l'arbalète. La place date de 1559, époque où les religieuses de Saint-Pierre cédèrent au Consulat leur prérogative sur les fossés, au prix de 24 000 livres. À partir de 1576 et pendant une partie du XVIIe siècle, le marché aux porcs se tint place des Terreaux. Et ce fut bientôt **le lieu ordinaire des exécutions capitales**. On y fit même des exécutions en effigies : le 06 janvier 1794, le représentant Albitte y fit guillotiner le Pape, les rois d'Angleterre, de Prusse et de Sardaigne, l'empereur d'Autriche et le ministre Pitt. Le 18 février 1795, à la fête de la Concorde, en présence du représentant Richaud, le peuple brûla le soir, sur la place, après les avoir promenés dans toute la ville, les mannequins de Robespierre et de Chalier. Le 16 mai 1553, cinq étudiants calvinistes, venus de Genève, y furent brûlés. L'histoire a conservé leurs noms : Alba, Escrivain, Faure, Navihère et Seguin. Théodore de Bèze fit une élégie en latin sur leur mort. Le 12 septembre 1642, Cinq Mars et de Thou y sont exécutés pour avoir comploté contre Louis XIII et Richelieu. Vers la fin du XVIIIe siècle, une femme déguisée en homme, exerça pendant plusieurs années le métier de bourreau, sans être reconnue. Son secret fut trahi, après 3 ans de mariage, par une fille qu'elle avait épousée, pour rendre l'illusion plus complète, et qui vint se plaindre des mauvais traitements qu'elle subissait. Condamnée à Bicêtre, la femme-bourreau fut sauvée de la prison par l'offre que fit un homme de l'épouser.
En 1792, la place des Terreaux devient la place de la Liberté et on y implante un arbre factice que les girondins brûleront en 1793. Ils le remplaceront par un véritable chêne. La guillotine était dans la prison du Palais de Roanne, puis en octobre 1792, elle sera place de la Fédération (actuelle place Bellecour) et en novembre 1792, elle sera sur la place des Terreaux. La partie ouest de la place étant plus haute que la partie est et la guillotine étant à l'est, le sang stagnait. On a donc installé la guillotine à l'ouest et un canal d'évacuation a permis de diriger cet engrais vers le chêne. Il y aura environ 1600 exécutions à cette époque. Le tribunal rendait son jugement en 2 minutes : un guichetier introducteur amenait les accusés vers les juges vêtus de pourpre. Le chef portait une hache en sautoir. S'il portait la main au front, c'était la fusillade ; la main sur la hache, c'était la guillotine et la main sur le tapis, il y avait renvoi du jugement.

Différentes fêtes eurent lieu sur cette place : après la Révolution, les fêtes philosophiques du siècle des Lumières tombent en désuétude et la Convention en institue beaucoup d'autres par la loi du 25 octobre 1796. Certaines de ces fêtes ont lieu avant la loi. Le 6 mars 1795 on célébra l'anniversaire du dernier tyran roi (Louis XVI), le 30 avril 1796 la fête des époux et le 30 mai 1796 la fête républicaine de la victoire et de la reconnaissance.

Au premier empire, la place est assez dépouillée et sans fontaine.
Au second empire, le préfet Vaïsse veut donner une image de marque à la ville. La place est un lieu de passage et d'activités basées sur la réception et les cafés : le grand hôtel du parc se trouvait à l'angle de la rue Saint-Marie-des-Terreaux. On installe une fontaine.

À l'ouest, on a des maisons classiques avec des boutiques. À gauche, remarquer la maison avec des médaillons et la statue de saint Pierre (1830), à droite celle de sainte Catherine (1866) et au centre c'est

le Massif des Terreaux de Guimez (1857), le pendant exact de l'Hôtel de Ville (entrée, balcon…).
Au nord, c'est le monde industrieux : les façades sont composites et il n'y a pas d'homogénéité (XVIIe au XIXe siècle). Voir la maison Fortis, à l'angle de la rue Romarin, avec une croix qui était rouge pour provoquer le Maire Gailleton et les anticléricaux.

La fontaine de Bartholdi (auteur de la statue de la Liberté et du Lion de Belfort) était prévue pour Bordeaux mais les crédits étaient insuffisants. En 1889, le projet est primé à l'exposition universelle. La sculpture est faite de plaques de plomb soudées et pèse 380 tonnes au total.
Gailleton la voit à l'exposition universelle et est conquis : il marchande et l'obtient pour 100 000 F au lieu de 150 000 F. Pour l'installer, on a hésité entre la place Sathonay, la place Louis Pradel, devant la Préfecture et la place des Terreaux.
Il y a deux interprétations symboliques :
- elle devait représenter la Garonne et ses 4 affluents et devient la Saône et les 4 chevaux de la liberté ;
- elle devait représenter la Garonne et la Dordogne se jetant dans l'océan et devient le Rhône et la Saône se jetant dans la Méditerranée.

En 1994, on réhabilite la place (on est sous le mandat de Michel Noir : 1989 à 1995). Pour le réaménagement de la place, on a lancé un concours : 40 candidats se sont présentés. C'est le projet de l'artiste Daniel Buren et de l'architecte Christian Drevet qui a été retenu. L'éclairagiste fut Laurent Fachard. Le quadrillage représente la projection au sol de la façade du palais St Pierre.

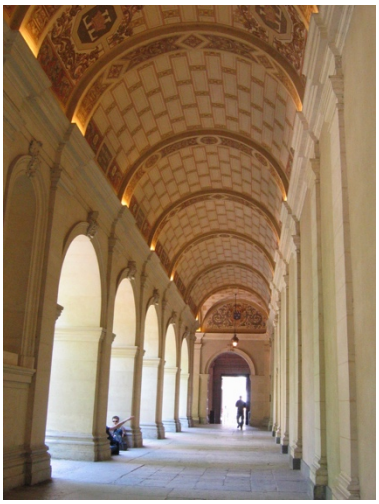
L'hôtel de ville
Le Consulat (ancêtre de la municipalité) fut créé au début du XIVe siècle. Ses assemblées se tenaient dans la chapelle Saint-Jacques ou Saint-Jacquème, qui était située à l'angle de la place Saint-Nizier et de la rue de Brest (on y voit une plaque mémorielle). Le deuxième « Hôtel de Ville » fut l'hôtel de Charnay qui se trouvait à l'emplacement de l'actuel 3 rue de la Fromagerie (une plaque « le viel Hostel de la Ville » se voit au-dessus de la porte). Puis il fut transféré à l'hôtel de la Couronne (actuel musée de l'Imprimerie et de la Communication Graphique).
On accorde un budget colossal pour la construction d'un nouvel hôtel de ville plus prestigieux. En 1646, Simon Maupin, architecte et voyer de la ville (géomètre et urbaniste) est choisi. Jacques Lemercier, architecte du roi et Girard Desargues, mathématicien et géomètre, le conseillent. Les peintres Germain Panthot et Thomas Blanchet décorent le bâtiment. En 1655, celui-ci entre en fonction.

Après l'incendie de 1674, il faudra attendre le début du XVIIIe siècle pour que la restauration soit entreprise. Jules Hardoin-Mansart devient le maître d'œuvre de ce renouveau ; il accentue les lignes horizontales, prévoit des attiques, couronnements horizontaux décoratifs, un beffroi différent, des jardins dans l'alignement des cours (à la place de l'opéra) qui se terminent par un trompe-l'œil représentant le Rhône car ils ne vont pas jusqu'au Rhône. C'est le plan d'un château français avec une influence italienne et baroque. Il surélève le bâtiment antérieur et les toitures sont des dômes au lieu d'être à 4 pans.
Les dames de Saint-Pierre exigent qu'il n'y ait aucune construction le long du mur de clôture. Elles avaient chacune leur maison auparavant.
Le 14 décembre 1793, ont lieu les fusillades de Collot d'Herboit : le tympan avec Louis XIV est détruit. En 1829, on le remplacera par Henri IV.

La façade de l'Hôtel de Ville est classique, de style Louis XIV : les marches d'escalier sont entourées de colonnes ioniques. On remarque des arcs plein cintre, des lions avec des boules (symbole de Lyon qui joue avec le monde), des médaillons de Claude Warin : de gauche à droite, Louis XIII, Anne d'Autriche, Louis XIV enfant et Henri IV. L'étage noble comporte du fer forgé. La fenêtre centrale présente des volutes. Sous la corniche, on note des palmettes. Les combles présentent des chutes de feuillage. Le tympan est encadré de 2 Hermès (à gauche Hercule et à droite Minerve) qui symbolisent l'antiquité et au centre le roi Henri IV, très populaire (c'est lui qui a institué le prévôt des marchands).
Sur les pavillons sont représentées la force, la justice, la prudence, la tempérance et des carquois.
Le beffroi symbolise le pouvoir municipal : il comporte une lune et indique les quartiers.

Le musée des Beaux-Arts
Il occupe les bâtiments d'un monastère, dit palais Saint-Pierre. François de Royers de la Valfenière,

avignonnais, construit le couvent. En 1659, la première pierre est posée. En 1686, le couvent, qui ressemble au palais d'un prince est terminé. Remarquez sa monumentalité, l'espacement différent des fenêtres, les frontons rectilignes ou curvilignes et l'ordre corinthien.
L'appartement de l'abbesse est au centre, en haut, et comporte deux salons, une chambre, une salle de billard… L'abbesse est l'égale de l'Archevêque car elle porte la crosse. Les Dames de Saint-Pierre étaient nobles : c'est un monastère royal (une des abbesses fut Antoinette d'Albert d'Aille de Chaulnes, maison de Lorraine, de Savoie, de Beaujeu). Mais leur réputation n'est pas bonne : elles sortent en ville et ramènent leurs rencontres.



Un couvent existait peut-être au IVe siècle. On n'a pas de document manuscrit avant Leidrade, au IXe siècle : l'origine remonte au VIe siècle avec le couvent Sainte-Eulalie pour les femmes (à Saint-Georges) et vers Saint-Paul pour les hommes (destruction en 732 par les Sarrasins).
C'est une abbaye bénédictine. Il y a eu 50 sœurs au plus (32 à la révolution).
C'est le cinquième couvent pour le royaume de France. Les sœurs apportent leur mobilier. Des boutiques apparaissent avec le bâtiment au XVIIe siècle et elles les louent. Elles avaient des vignes et un caveau : quel lien avec la vocation religieuse ? On tenait cabaret : ça ne fait pas sérieux. Elles étaient dures en affaires : elles prêtaient à très fort intérêt aux couvents voisins par exemple. Chez les abbesses, on apprenait à broder, le chant le latin, l'italien… Claudine Thévenet est passée ici.
Sous la Révolution, l'abbaye doit à sa proximité avec l'Hôtel de Ville de ne pas être vendue ou détruite. En 1792, le Conseil municipal désigne l'édifice comme lieu de conservation des tableaux, médailles, bronzes et autres monuments des arts. Le 14 Fructidor an IX (1801), le décret Chaptal instituant des collections de peintures dans quinze villes de France est l'acte fondateur du musée de Lyon.
Pendant tout le XIXe siècle, le bâtiment abrite différentes institutions. Les musées de peinture, d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire naturelle cohabitent avec la Bourse, la Chambre de commerce, l'École des Beaux-Arts, la bibliothèque de la Ville (section Arts et Sciences) et des sociétés savantes, l'école de la Martinière avant son installation dans l'ancien couvent des Augustins.

Les noms de rues ou de places liés à des noms d'inventeurs

Place Chardonnet
Rue Rast Maupas
Rue Thimonnier
Rue Vaucanson

Place Chardonnet

Cette place porte le nom d'Hilaire de Bernigaud, comte de Chardonnet (1839-1924). Auparavant, elle se nommait place du Perron.

Le comte de Chardonnet était chimiste et a inventé la soie artificielle ou rayonne dont il installa la première usine au monde, à Besançon, en 1884. C'était le début du déclin de la soierie lyonnaise.
La devise très subtile de l'École de Tissage est : « Sois naturel et rayonne » ou « Soie naturelle et rayonne ».

Place Chardonnet

Rue Rast-Maupas

Rue Rast-Maupas

C'est une impasse qui se trouve rue de Crimée. Jean-Louis Rast de Maupas était un négociant et agronome lyonnais (1731-1821). En 1779, **il crée une condition des soies à Lyon**, s'inspirant de la condition des soies de Turin. L'établissement privé se trouvait place Saint-Pierre, actuellement place Meissonier. Le but de cet établissement est de déterminer et garantir un poids juste, en chauffant la soie pour en évacuer l'humidité. Il obtient le monopole pour 30 ans : avant de vendre les pièces de soie, il fallait passer par cette condition. C'est ensuite Napoléon 1er qui, en 1805, décidera de créer une condition des soies publique. Le bâtiment est inauguré en 1814, rue Saint-Polycarpe.

Rue Thimonnier

Cette rue part du quai Saint-Vincent et arrive place Gabriel Rambaud.
Barthélemy **Thimonnier (1793-1847) a inventé la machine à coudre.**

Rue Vaucanson

La rue Vaucanson commence boulevard de la Croix-Rousse et se termine rue Général Sève.
Jacques Vaucanson (1709-1782) est un mécanicien grenoblois, inventeur d'automates et qui **perfectionne les métiers à tisser en les automatisant**. Ses travaux vont inspirer Jacquard qui quelques années après met au point la mécanique qui porte son nom et qui permet la levée automatique des fils de chaîne.

Les noms de rues ou de places liés à des faits historiques

Montée de l'Amphithéâtre
Rue des Fantasques
Rue des Tables Claudiennes
Place Croix-Paquet
Place de la Paix

Montée de l'Amphithéâtre

Cette montée part de la place Sathonay et atteint la rue Burdeau.
Elle fait allusion à l'amphithéâtre romain, où en **l'an 177** de notre ère, ont péri six martyrs, dont **Sainte Blandine**.
Avant 1866, c'était la montée Sathonay

Rue des Fantasques

Elle part de la rue Philibert Delorme et aboutit montée Saint-Sébastien, son nom est attesté en 1680.
On peut lire dans ***l'Almanach de Lyon* de 1745** : « *on nomme ce chemin ainsi parce que c'est un endroit fort écarté, servant de promenoir à des gens d'un caractère particulier qui veulent éviter la compagnie* ».

Rue des Tables-Claudiennes

Attestée en 1824, elle part de la montée des Carmélites et arrive montée Saint-Sébastien.
À proximité, Roland Gribaud, un drapier Lyonnais fait, dans son jardin une découverte importante.
En 1528, il trouve **deux grandes plaques de bronze** sur lesquelles on avait gravé, en 48 après JC, un discours de l'empereur Claude. Ce dernier qui n'oubliait pas qu'il était né à Lugdunum en 10 avant J.-C., avait fait reproduire son discours prononcé devant le Sénat et dans lequel il préconisait l'accès aux honneurs des notables de la Gaule chevelue c'est à dire le droit de siéger à Rome. Ces deux plaques correspondent à la moitié inférieure (brisée en deux fragments) d'une seule grande plaque dite « la Table claudienne ».

La rue des Tables-Claudiennes (en haut), vue depuis l'amphithéâtre des Trois Gaules

Elle a été acquise au XVIe siècle par le consulat. Elle devient le 1er objet des collections antiques publiques de la ville. La partie conservée mesure, au total, 1,93 m de long par 1,39 m de haut et pèse 222,5 kg À l'origine la hauteur de la plaque entière était de l'ordre de 2,75 m de hauteur et pesait 500 kg. Cette plaque mesure moins d'un centimètre d'épaisseur. Cette table se trouve au « Lugdunum-Musée & théâtres romains ». Une copie se trouve dans la cour du musée de l'Imprimerie (rue de la Poulaillerie).

Place Croix-Paquet

Elle se trouve entre les parties sud de la montée Saint-Sébastien et de la rue Alsace-Lorraine.
Jean Paquet, négociant, y a fait ériger une croix, en 1628, en remplacement d'une autre, peut-être la croix du Griffon, qui avait été abattue au moment des guerres de religion. Il vivait à l'angle de la rue René Leynaud. Elle a aussi été nommée place des Rameaux en 1745 et place du Séminaire en 1810.

Place de la Paix

Cette place est entre la place Tobie-Robatel et la rue Terme. Elle fut créée après la démolition des maisons de la rue de la Paix, attestée en 1810, quant à elle. La rue de la Paix devient alors un fragment de la place de la Paix. Il est vraisemblable que ce nom soit en lien avec les accords de paix de Tilsitt (en Russie, actuellement), en 1807.
Ces accords furent signés entre Napoléon 1er et le tsar Alexandre 1er, d'une part et entre Napoléon 1er et le Roi de Prusse d'autre part. Ils mettent fin à la guerre de la 4e coalition européenne, contre la France et aux dépens de la Prusse qui va céder de nombreux territoires à des États sous tutelle française.

Pour en savoir plus

Bibliographie

Lyon pas à pas de Jean Pelletier-Editions Horvath-1995
Rues de Lyon de Louis Maynard-Editions des Traboules-réédition
Rues de Lyon à travers les siècles de Maurice Vanario-E.L.A.H.-2002
Rues et noms de rues à St Irénée-St Just de Simone Wiss-Association Culturelle des Sanctuaires de St Irénée et St Just-2007
Littré de la Grand' Côte de Nizier du Puitspelu-Editions Jean Honoré-1990
Guide des murs peints de Lyon de Françoise Kayser-E.L.A.H.-1999

Liens utiles

Le site des Archives Municipales : http://www.archives-lyon.fr

Le site de la Bibliothèque Municipale : http://www.bm-lyon.fr

Le site du service archéologique de la ville de Lyon : http://www.archeologie.lyon.fr

Un site de découverte du nom des rues : http://ruesdelyon.wysiup.net

Un site de découverte de l'histoire de Lyon : http://fr.wikipedia.org/wiki/Lyon

La Ficelle

N° 3 : l'Amphithéâtre des Trois Gaules
N° 8 : la Grande Côte
N°s 9 et 10 : le Sanctuaire Fédéral des Trois Gaules

Claudine Rosset
Photographies : Alain et Claudine Rosset
Juin 2009 et décembre 2021